Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

54 | 2017

La part animale du XIXe siècle

Paul CHOPELIN et Sylvène ÉDOUARD [dir.], *Le sang des princes. Cultes et mémoires des souverains suppliciés, XVI^e-XXI^e siècle*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, 327 p., 21 €

Grégoire Franconie

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5250>

DOI : 10.4000/rh19.5250

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2017

Pagination : 234-236

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Grégoire Franconie, « Paul CHOPELIN et Sylvène ÉDOUARD [dir.], *Le sang des princes. Cultes et mémoires des souverains suppliciés, XVI^e-XXI^e siècle* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 54 | 2017, mis en ligne le 01 juillet 2017, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5250> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.5250>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

Tous droits réservés

Paul CHOPELIN et Sylvène ÉDOUARD [dir.], *Le sang des princes. Cultes et mémoires des souverains suppliciés, XVI^e-XXI^e siècle*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, 327 p., 21 €

Grégoire Franconie

RÉFÉRENCE

Paul CHOPELIN et Sylvène ÉDOUARD [dir.], *Le sang des princes. Cultes et mémoires des souverains suppliciés, XVI^e-XXI^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, 327 p., 21 €.

- 1 Paul Chopelin et Sylvène Édouard ont réuni dans le *Sang des princes* les actes du colloque organisé par le LARHRA en novembre 2012. Cet ouvrage collectif entend analyser la fortune mémorielle des souverains qui ont été exécutés après une procédure judiciaire, dont le but était précisément de mettre un terme définitif – à la fois physique et symbolique – à la souveraineté des princes déchus. L'idée force qui parcourt l'ensemble des contributions est que la mise à mort des monarques, si elle signale souvent la fin d'un régime ou d'une dynastie, offre aussi à leurs partisans la matrice d'un renouveau. Les cinq siècles d'histoire du « régicide légal » autorisent à l'échelle européenne une série d'études de cas (Marie Stuart, Charles 1^{er}, Louis XVI, Maximilien, Nicolas II) qui montrent de manière convaincante une remarquable continuité dans les modes d'instrumentalisation politique du roi supplicié, notamment au XIX^e siècle.
- 2 La construction mémorielle la plus récurrente, entretenue par les loyalistes, est la transformation de la mort royale en martyre, c'est-à-dire en sacrifice du roi-Christ pour le salut de son peuple. Les princes ont eux-mêmes une conscience aiguë de leur image de rédimeurs de la nation : de façon délibérée, ils mettent en scène leurs derniers

moments de manière à favoriser l'analogie christique. Dans sa prison mexicaine, en 1867, Maximilien aurait ainsi suspendu au mur de sa cellule une couronne d'épine (Christian Joschke). Très rapidement après l'exécution, par le texte et par l'image, des témoignages plus ou moins fantaisistes prétendent accréditer la sainte mort du souverain. En contrepoint des récits officiels qui informent du caractère licite de la condamnation à mort, une importante production hagiographique est donc diffusée, sans que l'on puisse y déceler une quelconque coordination (Hélène Becquet). Les épreuves de Marie-Antoinette, associée au martyre de Louis XVI, sont comparées à celles de la Passion dans une publication de Montjoye en 1797. Hélène Becquet remarque très justement que ce type de représentation est inhabituel pour les reines dont l'image puise davantage dans la symbolique mariale. Quant aux objets, ils deviennent autant de reliques, telles la veste et la chemise de Maximilien d'Autriche photographiées par Aubert et Disdéri.

- 3 Le prince est alors l'objet d'un véritable culte, qui mêle inextricablement le politique et le religieux, et qui participe des pratiques identitaires et fédératrices des mouvements royalistes. La cohérence de ces commémorations (et leur efficacité potentielle) se fonde sur l'ancienne idéologie royale du prince protecteur et intercesseur, conception monarchique qui rend possible, encore au XIX^e siècle, l'usage politique du « roi-martyr ». Bernard Hours prend ainsi l'exemple des mythographies royales rédigées par l'abbé Proyard avant la Révolution, qui voulaient prouver « le capital de sainteté accumulé au sein de la famille royale » (p. 111). Elles apparaissent comme une anticipation de la figure du roi telle qu'elle est exposée dans les cinq volumes de *Louis XVI et ses vertus* (1808). Les limites de ce modèle mémoriel sont celles qui déjà affaiblissaient sous l'Ancien régime le roi sacré de droit divin, à savoir les réticences de l'Église. En dépit des efforts d'un Comité pour la béatification de Louis XVI, la cause devant la Cour de Rome n'aboutit pas plus en 1875 qu'en 1820 (P. Chopelin). De même, en plein *Catholic revival*, la tentative de canonisation de Marie Stuart est un échec (Nicole Cadène), tandis qu'au tournant du siècle le roi Charles disparaît du calendrier liturgique anglican, pour ne plus être qu'un modèle spirituel au sein de l'anglo-catholicisme.
- 4 Saisissante et spectaculaire, la mort du prince supplicié reste toutefois durablement un *exemplum*, remobilisé ponctuellement dans le discours politique. Sous les Lumières, Charles 1^{er} est transformé en apôtre de la tolérance face aux puritains (Aurore Chéry). Sous la monarchie de Juillet, il est surtout « une haute leçon pour les rois », selon les mots du critique Ambroise Tardieu qui contemple en 1831 la vanité du pouvoir sur le tableau de Delaroche, *Cromwell regardant le cadavre de Charles 1^{er}* (p. 230). Si Delaroche pensait produire une toile sans aucun parti-pris politique (ce que ses détracteurs voient comme une posture typique de l'orléanisme, ainsi que l'analyse finement François de Vergnette), la mémoire du monarque continue donc de fonctionner comme la leçon de toutes les erreurs politiques à ne pas commettre à l'avenir.
- 5 Finalement, la mémoire du supplice apparaît certes mobilisatrice au sein des mouvements royalistes, en contrepoint des images disqualifiantes et décrédibilisantes (Annie Duprat), mais elle en est aussi une composante embarrassante qui entretient, au fond, l'image négative de l'échec et du « malheur dynastique » (p. 309). Facteur de division du corps national, la commémoration du régicide a par ailleurs une faible capacité intégratrice. D'où le choix de Louis XVIII de décharger la nation de la responsabilité du « crime » (Bettina Frederking). Politiquement gênante, l'image du roi

martyr a enfin difficilement survécu à la « mutation du charisme princier opérée au tournant du XIX^e siècle », comme le soulignent Paul Chopelin et Sylvène Édouard dans leur stimulante conclusion. Les contributions qu'ils ont rassemblées démontrent que cette image, quoique à rebours des nouveaux paradigmes de la légitimité souveraine, a participé pendant tout le XIX^e siècle d'une certaine mobilisation politique, transnationale, dans le camp de la contre-révolution. Aussi ces actes de colloque viennent-ils enrichir la bibliographie récente qui réexamine, à l'échelle internationale, les mécanismes de politisation des sociétés.